

## LE CHATEAU DES BOYER SEIGNEURS D'EGUILLES AUX XVII<sup>e</sup> ET XVIII<sup>e</sup> SIECLES

Belvédère du pays d'Aix, au carrefour de l'Aurélienne, des routes d'Arles et de Marseille, le village d'Eguilles, entouré de côteaux, arrosé de sources abondantes, est dominé par un château du XVII<sup>e</sup> siècle des plus singuliers, avec ses deux tours carrées, d'allure militaire, encadrant une grande façade régulière et sobre, qui pourrait être celle d'un palais, comme on en rencontre beaucoup dans les villes méditerranéennes. Il fut longtemps négligé des amateurs, traité par Bouyala d'Arnaud de « grande bâtisse devenue mairie »<sup>1</sup>, mal daté 1642-1645 par Bérenguiet<sup>2</sup>... Le premier, en 1960 l'historien J.-P. Coste<sup>3</sup> invite le visiteur d'Aix à faire le détour vers ce château dont la beauté est enfin relevée. Avec Jean Boyer<sup>4</sup> en 1967 des précisions décisives sont apportées touchant la création du monument, la date présumée, 1659, le nom de l'architecte, Pavillon et celui du commenditaire, Magdeleine de Forbin d'Oppède, veuve de Vincent de Boyer d'Eguilles. Enfin, en 1975, Jean-Jacques Gloton<sup>5</sup> donne son sens au monument dans le contexte artistique et social de la Provence au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.

« Avec le château d'Eguilles, Pierre Pavillon bâtit un édifice symbolique où tout parle de noblesse et de tradition. Au sommet de la colline, la demeure domine le village de ses quatre étages, à la façon des forteresses médiévales. Le parti est massé, encadré de deux tours en façade,

---

1. A. BOUYALA D'ARNAUD, *Evocation du Vieil Aix*, 1964.

2. R. BERENGUIER, *Cbâteaux en Provence*, 1962.

3. J.-P. COSTE, *Aix et pays d'Aix*, 1960.

4. J. BOYER, « Un sculpteur architecte en Provence, Pierre Pavillon » dans *Nouvelles Archives de l'Art Français*, 1967.

5. J.-J. GLOTON, *Renaissance et Baroque à Aix-en-Provence*, Paris-Rome, 1979, p. 294.



*Le château d'Eguilles domine le village et la plaine.*

auxquelles répond en revers une autre tour renfermant l'escalier. Les murs sont nus, rendus plus guerriers par des bossages bien apparents. Les fenêtres à meneaux sont archaïsantes et les gros mascarons qui animent la corniche renvoient à la tradition maniériste. Le résultat ne manque pas d'allure, mais il ne suscitera aucun désir d'imitation dans la société aixoise : il tourne le dos trop radicalement à l'évolution des mœurs. Aberrant dans le contexte aixois, comme plus largement dans la France de Louis XIV, le château d'Eguilles serait plutôt à rapprocher des farouches résidences « néoféodales » que l'aristocratie romaine s'était fait construire dans les bourgs du Latium à l'aube du XVII<sup>e</sup> siècle : Pavillon les connaissait peut-être. »

La singularité du monument dans l'histoire provençale, les problèmes aussi que tel ou tel détail de l'édifice laissaient irrésolus nous ont incitée à reprendre les recherches sur l'œuvre des Boyer dans le cadre d'une maîtrise dont nous apportons ici les principaux résultats <sup>6</sup>. La démarche a été double : d'un côté passer en revue les notaires, où Jean Boyer n'avait fait qu'une rapide plongée, pour suivre sur un quart de siècle au moins la construction du château, d'autre part nous livrer à une investigation la plus poussée possible du monument dont la structure et le décor devaient pouvoir encore apporter de nouveaux enseignements. Les minutes notariales ont permis de

<sup>6</sup> Institut d'art, université de Provence, 1983, sous la direction de M. Jean-Jacques Gloton.

glaner une documentation variée, touchant le déroulement des travaux de gros œuvre<sup>7</sup>, taille de pierre et maçonnerie courante<sup>8</sup>, menuiserie<sup>9</sup> et vitrerie<sup>10</sup>. En revanche, il semble bien que tous les travaux de décoration intérieure aient été passés sous seing privé : il n'en reste aucun souvenir chez les notaires attitrés des Boyer, Jean puis Nicolas Darbes, Jean Liothaud, et Gaspard Legier. A ce point, l'exploration du bâtiment et la lecture des relations de voyage – surtout l'incomparable Philippe de Chennevières – ont beaucoup enseigné. Nous proposons ici de suivre les étapes de la création d'un « monument » de la Provence baroque dont les dégradations, anciennes ou récentes, ne laissent pas soupçonner toute la richesse passée : tantôt nous appuyant sur les sources anciennes, tantôt sur l'analyse « archéologique ».

L'idée de rebâtir le vieux château d'Eguilles, au cœur du fief acquis en 1651<sup>11</sup>, apparaît beaucoup plus précoce qu'on ne pouvait le penser en suivant Jean Boyer. Dès 1652, le seigneur, Vincent Boyer (1618-1659) conseiller au parlement, convient avec la communauté d'agrandir la place

7. L'essentiel des documents se partage entre le notaire Darbès exploré par J. Boyer, et son confrère Liothaud. Seul le document du 20 juin 1659, établissant le rôle de Pavillon a été publié.

8. Le 6 juin 1659, Jean-Baptiste Fillastre, maître maçon et plâtrier d'Aix, confesse avoir reçu des mains du seigneur la somme de 255 livres « pour la desmolition du chasteau dudit Aguilles creuzement des fondemens d'icelui et réduit place nette suivant le prix-fait verbal énoncé dans ledit livre le dix sept janvier de l'an mil six cent cinquante sept... la somme de cinq cents livres à bon compte des murailles faites et à faire audit chasteau... » AD Aix, Liothaud, 301, E 459, fol. 87.

Pierre d'Orléans, maître tailleur de pierre et maçon d'Aix, reçoit, le 5 juin 1659, 1.665 livres 9 sols « pour la pierre reçue à bon compte du prix-fait que ledit feu sieur de Boyer lui a baillé pour la fabrique du chasteau dudit Aguilles », AD Aix, Liothaud, 301 E 459, fol. 84.

Le même jour, Louis Sauvan, maître charretier de Lambesc reçoit de la dame d'Aiguilles la somme de 905 livres « pour le tirage et l'arrachement de neuf charretées de pierres blanches de Calissanne pour la grande porte du chasteau dudit Aguilles ». La pierre de Calissanne, calcaire blanc très dur, au grain fin, est à l'époque la plus belle pierre de taille de la région. AD Aix, Liothaud, 301 E 459, fol. 83.

9. Durand et Gaspard Philips, frères maîtres menuisiers d'Aix, le 20 juin 1659, viennent à compte final « du bois par eux fourni au chasteau qui se bastit nouvellement audit Aguilles » A.D. Aix, Darbès 303, E 382, fol. 870. Le 8 mai 1660, ils promettent à la dame d'Aguilles « de lui fournir tout le bois qui sera nécessaire pour le chasteau dudit Aguilles » AD Aix, Darbès 303 E 387, f. 583.

La même année, Claude Boyer et Jean-Louis Reynaud, maîtres menuisiers, promettent de faire à la dame d'Aguilles, « toutes les croisures de tout le chasteau de bois de noyer ou autre... » A.D. Aix, Dabès 303 E 383, f. 1283.

10. Le 12 mars 1670, Claude Chauvet, maître vitrier d'Aix, promet « d'entretenir à l'avenir toutes les vitres généralement qui sont faites et à faire dans le chasteau... et les tenir en bon estat en façon qu'il n'y puisse entrer aucun vent dans lesdites chambres et salles gabinetes et montées pendant le temps de vingt années... destachera un tiers des vitres dudit chasteau toutes les années telle que ladite dame voudra lesquelles il lavera et nettoira à sa perfection... » AD Aix, Légier 303 E 463, fol. 132.

11. A.D. Aix, notaire Darbès, 303 E 374, fol. 572.



*Eguilles, photographie aérienne, cliché Inventaire général.*

devant le château médiéval. Et c'est en 1657 qu'est décidée la reconstruction : d'où, à peu près immédiatement démolition du bâtiment ancien, établissement des fondations du nouveau <sup>13</sup>. Il est clair désormais que la date de 1645 au-dessus du portail a été apposée tardivement, sans doute au XX<sup>e</sup> siècle, lorsque l'édifice est devenu mairie et a connu une première remise en état : elle correspond à la naissance du fils de Vincent Boyer, l'illustre Jean-Baptiste, constructeur du superbe hôtel aixois (1672) et grand collectionneur. L'architecte auteur des plans est nommé pour la première fois en 1659, lorsqu'on lui règle ses honoraires : le même document – qu'avait utilisé Jean Boyer – montre que Pierre Pavillon est également rémunéré comme sculpteur (sa première profession) pour les armoiries qu'il vient de réaliser tant pour le château que pour l'auberge du Dauphin, ou « Grand logis », qui appartient aussi aux seigneurs d'Aguilles <sup>14</sup>.

On a l'impression que la mort de Vincent Boyer d'Aguilles, intervenue en 1659, n'a en rien arrêté la réalisation de son projet de 57, qui est repris avec énergie par sa veuve Magdeleine de Forbin d'Oppède, la fille du premier président. En 1658 et 1659, toute la fourniture de pierre et de bois nécessaire à la construction est faite et payée. En 1660, il semble même que le « desseing de ladite dame » <sup>15</sup> se précise, puisque dans la nouvelle

12. Le 17 mars 1652 les consuls « ont proposé et représenté que dans la place de ce lieu au devant la maison seigneuriale il y a une maison qui appartenait à Paian que pour l'embellissement du village la commodité publique ils trouveraient bon d'acheter icelle après la desmolir pour agrandir ladite place... à la charge que Monseigneur d'Aguilles sera prié de vouloir contribuer à cet agrandissement et décoration... de distribuer son jardin qui joint ladite maison tout ou en partie pour ledit agrandissement de ladite place sans prétendre aucun chose et sans que à l'avenir puisse jamais être bâti aucune maison à la place de la susdite qui sera desmolie ni au jardin qui sera distribué par ledit seigneur d'Aguilles... » AD Aix notaire Liothaud, 301 E 457 fol. 197.

Le 28 août 1652, les consuls et communauté d'Aguilles achètent la maison de Pierre et Domege Paian « possèdent en la place devant l'église et château seigneurial... laquelle maison a été déclarée par la communauté dudit Aguilles être nécessaire et grandement utile à ladite communauté pour l'embellissement du village... renfermant du levant et couchant ladite place jardin dudit seigneur dudit Aguilles du midi maison de Antoine Garcin et de Françoise Rolland et de septentrion ladite église maison seigneuriale et place entre deux et autres... » AD Aix, notaire Liothaud, 301 E 457, fol. 200.

13. AD Aix, notaire Liothaud, 301 E 459, fol. 87, voir plus haut note 8, première citation.

14. Le 20 juin 1659, Pierre Pavillon « maître esculpteur » d'Aix donne quittance à Madeleine de Forbin d'Oppède, dame d'Aguilles, de la somme de 330 livres « pour la besogne faite tant au chasteau quy se construit nouvellement audit Esquilles que au Grand Logis du lieu procedant savoir la porte dudit chasteau les armes au dessus d'icelle le dessain et plan dudit chasteau et les armes estant au dessus la porte du Grand Logis ». A.D. Aix, Darbès Jean, 303 E 382, fol. 878. Cité par J. BOYER, art. cit. L'auberge est à peu près méconnaissable aujourd'hui, au nord de l'église. Il n'est pas impossible que le grand cartouche baroque rapporté dans un mur de la rue de la Poterne en provenance.

15. Le 19 août 1660, la dame d'Aguilles et Louis Jobert, maître maçon de la ville d'Aix, « ont convenu et accordé que ledit Jobert poursuivra à l'avenir le desseing de ladite dame ainsi

convention qu'elle passe avec son entrepreneur Louis Jaubert <sup>16</sup>, elle vient à mentionner à côté du « Grand château » un « Petit château » qui doit se construire, sur le dessin déjà suivi pour le Grand. Il sera encore question de ce Petit château, comme d'un chantier ouvert et qui se poursuit, aussi tard

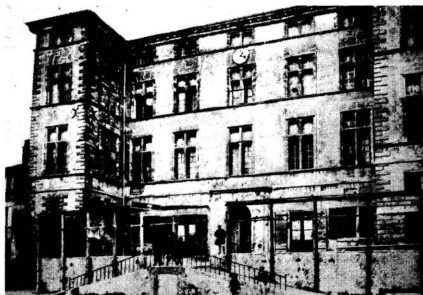


*Cartouche, rue de la Poterne : provenant du château ? du grand logis ?*

quil a fait cy devant aux batimens quelle fait construire tan au grand que petit chasteau... de faire et parfaire dans sa perfection toute la besongne de taille qu'il y a et sera nécessaire de quelle nature et condition quelles puissent estre selon ledit dessaing déjà commansé... plus la terase et balustre d'icelle le fere de cheval et son balustre les seuillies de toutes les portes le balustre de la montée dudit chasteau, la porte pour aller au-dessous de ladite montée, les eyguies, la fause montée pour aller à la cave, les vases marche pieds et gorgues du puids la montée et perron pour descendre au derrière dudit chasteau le four et poutager les degrets qu'il faut faire dans le vestibule... suivant le canage ja fait entre eux accordé par maitre Pierre Pavillon esculpteur de pierre... » AD Aix, notaire Liothaud, 301, E, 459, fol. 103.

Le 9 novembre 1672, la dame d'Aguilles et Louis Jaubert « ont dit être venus à compte final ensemble pour raison de toute la besongne et fournitures tant de taille massonnerie que autrement que ledit Jaubert a fait ou fait faire pour ladite dame d'Aguilles tant au chasteau dudit lieu... jusqu'à ce présent jour de celles qu'il doit faire au petit chasteau... conformément au grand chasteau et au dessaing ja commencé... obligé de faire et fournir la bardeson dudit chasteau qu'il est obligé conformément à celle du grand chasteau qui est de pierre de Rognes ».

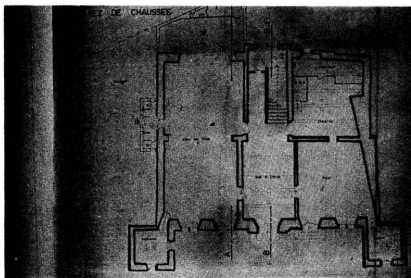
16. Louis Jaubert sera en 1672 l'entrepreneur de l'hôtel aixois. J. BOYER, « Trois hôtels attribués à Puget » dans *Actes du Congrès des Sociétés savantes Nice 1965*, Paris 1966.



*Le château avant le tremblement de terre de 1909.*

que 1672. Ensuite, concurrencé sans doute par les travaux à l'hôtel aixois de la rue Espariat, dont Louis Jaubert devient l'entrepreneur, le domaine d'Eguilles tombe, semble-t-il, en sommeil et sans doute faut-il (bien que l'hypothèse n'ait jamais été avancée) considéré le château comme un ouvrage inachevé, tout particulièrement en ce qui regarde le « Petit » château. L'examen du bâti, tel qu'on le voit aujourd'hui, confirme cette interprétation : à l'ouest, passé l'arc de la tour bâtie hors œuvre par Pavillon, le château apparaît en attente, avec son grand mur – de refend – grossièrement appareillé, dans une piteuse nudité que le « Petit château » ne viendra pas finalement dissimuler, là où l'avait prévu Magdeleine de Forbin, dans le polygone que contourne la rue du Fort.

En bordure de plateau, le château d'Eguilles domine la campagne, profilant sur le ciel, en avant du puissant clocher de l'église, le contour altier de son corps de logis, bien ouvert au Midi, entre ses deux tours carrées formant avant-corps : la composition est noble, parfaitement symétrique, soignée dans les détails (chaînes, meneaux, corniches). La porte placée au centre ouvre sur une terrasse, sous laquelle une galerie conduit aux caves. A l'origine il n'y avait pas de balcon (celui qu'on voit aujourd'hui date des travaux faits après le tremblement de terre de 1909 pour le compte de la mairie !). L'escalier à deux pentes opposées qui descend sur la place remonte au XIX<sup>e</sup> dans son plan, et aux travaux des années 1970 pour sa balustrade de pierre. Tout cela est fort bien montré par les cartes postales anciennes. On y voit aussi que la tour placée à l'est ne découvrait pas son flanc droit, sur lequel la vieille église détruite en 1910 s'appuyait totalement. En revanche,



*Plan actuel du château au rez-de-chaussée. Noter l'irrégularité des murs au nord-est (en haut à droite).*

c'est des archives qu'on peut tirer le plan ancien de l'escalier extérieur, entre la place et la terrasse : c'était un « fer à cheval »<sup>17</sup> dans la tradition de Fontainebleau, tel aussi qu'on peut en voir au château provençal de La Barben à la même époque. Quant au portail, s'il n'était pas couronné d'un balcon, il s'ornait, dans cet esprit de néo-féodalisme signalé par J.-J. Gloton, d'une belle et respectable sculpture de Pavillon, figurant les armoiries des seigneurs du lieu. Ainsi posée sur la place comme sur un présentoir, la demeure offrait aux gens du village comme au voyageur de passage l'image grandiose, voire insolente de la nouvelle noblesse.

Derrière la grande façade d'où les Boyer pourront jouir d'une vue exaltante sur la campagne en contre-bas, la demeure s'organise selon une distribution passablement traditionnelle<sup>18</sup>. L'escalier, précédé du vestibule, la traverse de part en part au rez-de-chaussée, affecté à la cuisine et aux communs. Les appartements de réception sont à l'étage, avec à l'est (à droite en regardant le château) une grande salle (trois fenêtres), à l'ouest un grand cabinet (deux fenêtres), que complète un petit cabinet dans la tour occidentale, tout cela sur le devant. Sur l'arrière, une grande chambre de part et d'autre de l'escalier. Les mêmes dispositions se retrouvent au second,

17. Voir plus haut, note 15, première citation.

18. L'intérieur du château a fait l'objet de travaux récents de « remise en valeur » pour le moins discutables : poutres de plafond dépouillées de leur enduit traditionnel, murs en blocage grossier mis à nu...



tandis que le troisième, formant comble, offre une partition plus simple, avec un seul grand espace au midi. Les plans modernes, levés pour la mairie, montrent que l'ancienne distribution, facilement repérable, est aujourd'hui très largement parasitée par la multiplication des cloisons destinées à isoler (dès le XVIII<sup>e</sup> ?) des appartements plus petits, plus récemment bureaux et services municipaux. Les mêmes plans permettent aussi de se rendre compte que l'on a largement remployé les fondations et murs anciens : de là les irrégularités que l'on observe dans l'angle nord-est (au fond à droite), de là aussi sans doute la curieuse saillie de l'escalier sur la façade postérieure. On ne manquera pas de s'étonner en passant du plan archaïque adopté pour cette « grande montée » du château, un « rampe-sur-rampe » qui semble ignorer les cages ouvertes « à la moderne », pour ne rien dire des schémas à double révolution dont Pavillon venait de faire usage — mais pour une commande publique, il est vrai — à l'hôtel de ville d'Aix. Par ses tours, ses refends « militaires », son escalier « Renaissance », son absence de jardin aussi (ne l'oublions pas !) le château d'Eguilles tourne franchement le dos à la « modernité » dans un grand rêve de féodalité... médiévale<sup>19</sup>.

Les agréments de la vie moderne et de l'art nouveau n'étaient pas pour autant oubliés par les Boyer dans leur fief d'Eguilles. D'abord, nous avons pu retrouver dans les sources notariales et les cadastres l'emplacement, aux abords du village, de plusieurs jardins appartenant au seigneur, et dont une partie au moins devait être « d'agrément », accompagnée de pavillons, sans doute dès le XVII<sup>e</sup>, en tout cas assurément au XVIII<sup>e</sup> siècle : ainsi pour Saint-Antoine, le Grand et Petit Séty, le Grand Jardin<sup>20</sup>, qu'habiteront au XX<sup>e</sup> siècle Marie et Joachim Gasquet, Mon Repos enfin, qui sera bâti au siècle des Lumières par le marquis d'Argens au retour de Potsdam<sup>21</sup>. En fait, il semble bien que dès le milieu du XVIII<sup>e</sup>, le château n'est plus qu'un symbole et que les Boyer, lorsqu'ils viennent à Eguilles, séjournent à Mon Repos. Il est pourtant un attrait qui sera toujours le privilège du château, c'est son

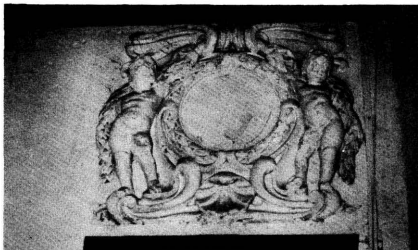
19. Ce que le vieux château pouvait posséder de jardin a été sacrifié par Vincent Boyer en 1652 à l'agrandissement de la place. Voir plus haut note 12.

20. « Située tout proche le village... appelée le Grand Jardin, avec le bâtiment qui est dans ledit jardin... consiste en un jardin potager, allées, arbres fruitiers... » A.D. Aix, notaire Ollivier 301 E 477, fol. 296.

21. Chennevières a pu visiter Mon Repos lors de sa visite à Aix des années 1840 et décrit ainsi la demeure (aujourd'hui « rue des Jasses », propriété des descendants des Boyer d'Eguilles) : « Au bas de la hauteur sur laquelle ce château est situé, est Mon Repos, bâti pour feu M. le Marquis d'Argens, mais dont cet homme célèbre n'a pu jouir que très peu de temps. M<sup>me</sup> la Marquise, sa savante et estimable veuve, y passe la plus grande partie de l'année au milieu d'une compagnie digne de ses grandes connaissances, je veux dire de la nombreuse bibliothèque et de la belle collection de tableaux que feu son digne époux lui a laissés. J'ai remarqué parmi ceux-ci un Rembrandt et un Andréa del Sarto, beaux par excellence, le dernier représentant la Vérité et la Beauté ». Ph. de CHENNEVIERES-POINTEL, *Recherches sur la vie et les œuvres de quelques peintres provinciaux de l'ancienne France*, Paris, 1847, p. 90.

décor intérieur, auquel Jean-Baptiste Boyer d'Eguilles avait apporté beaucoup de soin, en même temps qu'il embellissait son hôtel aixois de gypseries et de peintures murales et plafonnantes, c'est-à-dire entre 1678 (date de son installation en Provence, retour de Paris) et 1685 environ. Il ne reste rien des peintures du château, que l'irremplaçable témoignage de Chennevières, qui dans les années 1840 a encore pu juger de l'ampleur et de la qualité de ces décors <sup>22</sup> :

« Dans les moindres cabinets, on trouvait des arabesques et des figures peintes. Les peintures à Eguilles étaient sans doute moins soignées qu'à Aix. Leur multiplicité et leur inégalité donnent lieu à penser que non pas deux ou trois bras de peintres étaient aux gages de Boyer d'Eguilles, mais dix, mais vingt, mais une multitude. Une salle du premier étage du château d'Eguilles garde encore la trace mais si ternie ! de quelques savantes et belles peintures qui en formaient la décoration. Ce n'était point un plafond mais une très large frise qui courait à l'entour de la salle, et couvrait dans sa partie la plus haute le tiers de l'élévation de cette vaste pièce. Les sujets de la frise étaient pris dans la mythologie, m'a-t-il semblé. A peine distingue-t-on aujourd'hui des lambeaux et quelques torsos, bras et jambes de ces compositions à nombreux personnages. La couleur paraissait belle ; et le plus net souvenir que j'en rapportai, c'est que la frise du château d'Eguilles était exécutée, pour le dessin et l'ensemble, dans le caractère des plus belles œuvres de Sébastien Barras. »



Château d'Eguilles. Mascarons de la corniche.

22. CHENNEVIERES, *ouvr. cit.*, pp. 25 et suiv. Publiant en 1887 la correspondance du marquis d'Argens, Paul Cottin fait le bilan des destructions à la fin du siècle : « La seule pièce où l'on découvre encore quelques traces de fresques est transformée en pigeonnier ». Vraisemblablement l'un des cabinets menagés dans les tours. Second étage ?



*Dessus-de-porte, au second étage du château.*

La sculpture, comme toujours, a mieux résisté aux injures du temps et des hommes. A l'extérieur, la corniche conserve une suite de mascarons monstrueux<sup>23</sup>, de tradition maniériste mais d'échelle baroque, très proches de ceux qu'on voit à Aix à l'hôtel Maurel de Pontevès (1648) ou à l'hôtel Laurens de Peyrolles (1675). La verve fantastique à la Michel-Ange est ici curieusement « récupérée » par le discours aristocratique des Boyer. Mais il y a aussi des travaux de sculpteur à l'intérieur de la demeure. Le second étage conserve plusieurs dessus-de-porte de gypserie Louis XV, qui montrent qu'on n'a pas totalement délaissé le château au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>24</sup>. Et c'est aussi au second (moins utilisé au XIX<sup>e</sup> que le premier) qu'on trouvera l'élément plastique le plus intéressant subsistant à l'intérieur de l'époque de Jean-Baptiste Boyer d'Eguilles : un superbe dessus-de-porte de gypserie, consistant en un tondo entouré d'une guirlande, que soutiennent deux putti en pied, sur un fond de cartouche à enroulements. Peu de chose sans doute mais de très belle qualité, évoquant les décors contemporains du pavillon de Lenfant, et aussi le magnifique dessus-de-porte subsistant dans l'hôtel aixois des Boyer, sur le mur occidental de la grande salle du rez-de-chaussée. Le style de ce morceau le situe autour de 1680, comme les fresques disparues de Sébastien Barras signalées par Chennevières. Pour ce qui est du décor intérieur et du « cadre de vie », il est clair que les Boyer d'Eguilles ne se sont pas enfermés dans le paradoxal « néo-féodalisme » formel qui demeure, extérieurement, le trait le plus singulier de leur superbe château.

Magali BAUSSAN.

23. Ces mascarons semblent avoir subi une restauration poussée après le tremblement de terre de 1909.

24. Grande salle et cabinet est, servant aujourd'hui de vestiaire et de salle de judo.

25. Je remercie M. J.-J. GLOTON qui a revu mon texte et l'a complété sur divers points.